

## Travis Hiltz : *La Marque de la Sangsue Rouge*

*Front de l'Ouest, 1914*

*Il me déplait de devoir l'admettre, mais je pense que nous sommes perdus.*

*Le capitaine Dickson refuserait sans doute de l'admettre, mais je ne crois pas que, après avoir été détournés de notre route par le bombardement, nous ayons véritablement repris notre progression vers l'ouest. À moins de considérer la boue ou les barbelés comme des points de repère fiables, aucune autre indication ne nous permet de savoir dans quelle direction nous marchons.*

*La nuit dernière, nous avons eu de la chance : l'escadrille américaine nous a couverts et nous a permis d'échapper aux boches, mais nous avons été coupés du gros de notre régiment. Chaque fois que nous tombons sur l'ennemi, le groupe que nous formons se réduit ; il n'est plus maintenant composé que de deux capitaines, du deuxième classe Simpson et de moi-même.*

— Vous rédigez vos mémoires, soldat Jones ?

Le deuxième classe Henry Jones Junior sursauta et regarda l'officier britannique qui venait de s'adresser à lui :

— Désolé, capitaine Dickson, je prenais juste quelques notes... Si nous...hum... enfin si nous rentrons sains et saufs, on exigera de nous un rapport et, bon... ça ne sera peut-être pas inutile..., expliqua Jones en refermant rapidement son journal en lambeaux et le glissant dans la poche de sa capote.

— Je vois, dit Dickson avec un hochement de tête et un discret sourire.

Le jeune soldat ne savait trop comment considérer le capitaine, qui n'avait pris que récemment le commandement de la compagnie. La rumeur disait que Dickson n'était pas vraiment un militaire, mais plutôt une sorte d'agent secret. Et bien qu'il n'ait que quelques années de plus que Jones, Dickson lui rappelait davantage un universitaire, dans le genre de son père, qu'un officier chevronné ou un espion.

Le colonel Renwick avait paru éprouver le plus grand respect envers Dickson. Mais maintenant qu'il n'était plus là, Jones pensait qu'il fallait faire de son mieux pour assister l'officier britannique dans une mission qui lui semblait de plus en plus étrange et désespérée.

— Nous devons continuer à avancer, lui dit Dickson. Spencer et les autres sont encore derrière nous, mais je pense que nous ne sommes plus très loin de notre but.

— Aucune nouvelle des autres compagnies ? demanda Jones en se levant. Cela ne signifie rien de bon pour celle du capitaine Paxton.

— Il m'en coûte de dire ça, mais je doute fort que nous revoyions Ulysses Paxton en ce bas-monde, fit tristement Dickson. Dans l'autre, peut-être...

Les deux hommes s'engagèrent dans un chemin qui partait d'une ferme en ruine et traversait un champ bourbeux, labouré par les chenilles des blindés et foulés par des centaines de bottes et de godillots. Ils rejoignirent un groupe de soldats, blottis dans un sinistre bosquet d'arbres squelettiques. Un homme amaigri, au visage blafard et anxieux, adressa à Dickson un salut militaire fatigué.

— Quoi de neuf, capitaine Spencer ? lui demanda Dickson.

— Je crois que nous avons retrouvé le chemin, mon capitaine, répondit Spencer d'une voix rauque et épuisée. De l'autre côté du bois, j'ai vu une route qui conduit tout droit aux tranchées... Mais c'est un véritable cimetière... Les combats doivent avoir été...

Il s'interrompit et hocha la tête.

Dickson lui fit signe qu'il comprenait et lui donna sur l'épaule une tape qui se voulait réconfortante.

— Allons-y, Spencer. Les troupes allemandes s'approchent et une tempête s'annonce. Je ne veux pas me retrouver pris à découvert par les boches ou par l'orage.

Les trois hommes rejoignirent quelques soldats et tous s'engagèrent dans le bois dévasté par la guerre. Ils sortirent du couvert des arbres pour aboutir à un champ de boue, totalement désertique, où l'on ne distinguait que des casemates, des cratères d'obus et des décombres. Jones sortit de sa musette une carte d'état-major en loques et les deux officiers se mirent à l'étudier avec attention.

— Regardez ! Cette tranchée ! Nous y sommes ! dit Spencer d'une voix altérée par l'angoisse en désignant une large ouverture boueuse qui déchirait le sol.

— Vous avez raison, approuva Dickson.

Puis, s'adressant à ses hommes :

— Spencer et moi allons inspecter les lieux ; Jones, venez avec nous. Vous autres, déployez-vous et effectuez une bonne reconnaissance des lieux ; vous nous rejoindrez ensuite à la tranchée.

Apathiques et sans courage, les soldats se levèrent et s'éparpillèrent à travers le champ boueux tout autour de la tranchée. Les deux officiers et Jones s'y rendirent directement. Celle-ci avait près de quatre mètres de profondeur et presque autant de largeur. C'était un corridor de terre étayé par des planches auquel on accédait par de grossières échelles de bois. Ils descendirent et découvrirent trois ouvertures latérales, d'étroits boyaux qui devaient conduire à des salles de stockage ou de repos, voire à un hôpital de campagne improvisé.

Tous trois se tenaient dans l'espace ouvert sur le ciel menaçant et regardaient autour d'eux. Spencer et Jones étaient visiblement anxieux ; Dickson semblait songeur. Ses deux compagnons avaient dégainé leurs armes, mais lui tira sa pipe de sa poche.

— Hum... capitaine ? murmura Jones

— Quoi ? demanda Dickson en regardant le jeune soldat qui lui désignait la pipe. Ah !... ça !

Il sourit et la leva devant lui :

— Ne vous inquiétez pas, je ne vais pas l'allumer ; elle m'aide juste à réfléchir.

La pipe fichée entre les dents, fourneau éteint, Dickson se mit à arpenter la tranchée. Les deux autres le suivirent, l'arme au poing, l'état d'angoisse dans lequel ils se trouvaient les empêchant de réfléchir.

— Que sommes-nous censés trouver ici ? demanda Jones. C'est désert. Il n'y a plus personne ici.

— C'est bien là le problème, dit Dickson sans quitter des yeux l'échelle qu'il était en train d'examiner.

Il glissa un doigt au creux d'une entaille dans un des barreaux et frotta le fragment de boue qu'il venait d'extraire entre son index et son pouce.

— Il y a une quinzaine de jours, il y a eu du grabuge dans ce secteur. Les boches ont été forcés de prendre la poudre d'escampette. Mais où sont passés nos hommes ?

— Combien de soldats devraient se trouver là ? demanda Jones.

— Deux escadrons, répondit Dickson qui se retourna pour faire face au jeune soldat. Postés ici pour sécuriser le secteur pendant que le gros de la troupe poursuivait son effort pour reconquérir le terrain perdu. Tous les gars ont disparu. Personne ne sait où ils sont passés.

— Tous ? marmonna Jones en regardant autour de lui. Pensez-vous qu'ils aient...?

— Déserté ? l'encouragea Dickson avec un sourire sombre. Allez-y, jeune homme, prononcez le mot ; vous ne serez pas foudroyé sur place. On a envisagé la chose, car il y a eu pas mal de désertions depuis quelque temps. Personne n'aime trop en parler, mais enfin, cela n'explique pas le fait que *tous* aient disparu en même temps.

— Mais vous, mon capitaine, pensez-vous qu'ils aient... euh... déserté ? insista Jones

— Non, je ne le crois pas, dit Dickson en se remettant à observer les environs. Le Haut Commandement a été alerté au sujet de ces disparitions mystérieuses. On a fait appel à moi, mais le temps que je sois prévenu et que je me rende sur place, une quinzaine de soldats de plus se sont volatilisés, et d'autres ont été officiellement déclarés morts au combat, mais dans circonstances suspectes....

— Alors, c'est pour ça que nous sommes ici ? dit Jones, serrant étroitement son arme entre ses doigts. Tous ces gars qui ont disparu... Je ne sais pas, mais j'éprouve un sale pressentiment...

— Capitaine Dickson ! cria Spencer qui s'était engagé dans l'un des boyaux latéraux. Venez vite ! Je crois que j'ai trouvé quelque chose.

Dickson et Jones se précipitèrent vers l'entrée de la galerie creusée dans la terre. Le tunnel s'enfonçait à une dizaine de mètres de profondeur ; les parois étaient garnies de banquettes en bois recouvertes de couvertures militaires froissées. Plusieurs servaient d'étagères et supportaient des instruments médicaux, des bouteilles vides et de la literie de rechange.

— Un hôpital de campagne, prononça Dickson en se glissant derrière Spencer.

— Oui, répondit l'autre capitaine, mais regardez là-bas... dans le fond, sur votre gauche...

Dickson s'avança vers l'extrémité de la galerie. Sur les deux dernières couchettes, gisaient les corps recroquevillés et étrangement contorsionnés de deux soldats anglais.

— Qu'est-ce qui a bien pu leur arriver ? demanda Jones, se haussant sur la pointe des pieds pour regarder par-dessus l'épaule de Dickson. Qu'est-ce qui les a tués ?

— Pour l'instant, je ne sais pas, répondit Dickson, qui bourra sa pipe tout en examinant le cadavre le plus proche. Je ne vois pas d'impact de balle, aucune blessure à l'arme blanche, à part celle-ci, qui ressemble à une coupure de rasoir : ce malheureux n'a subi aucune trace de violence... Je me demande...

— Quoi ? demanda Jones qui, fasciné par le mystère et par les méthodes de déduction de Dickson, en oubliait un peu son angoisse.

— Ces deux victimes sont étrangement pâles — d'une pâleur que les mauvaises conditions de vie dans les tranchées ne suffisent pas à expliquer. Il est possible qu'ils aient succombé à une maladie rare...

— Mais quel genre de maladie pourrait provoquer subitement la mort de dizaines d'hommes répartis sur plusieurs tranchées ? demanda Jones.

— Bonne question, dit Dickson, qui interrompit l'examen du cadavre pour lancer à Jones un regard approbateur. Vous êtes un garçon qui réfléchit, soldat Jones. Je crains fort, en effet, qu'il n'y ait pas d'épidémie suffisamment puissante pour emporter tous ces hommes en même temps — ni faire disparaître complètement tous leur cadavres.

— Vous pensez que ces deux types étaient peut-être les deux derniers survivants et qu'ils ont enterré tous les autres ? suggéra Jones.

— C'est possible, murmura Dickson qui retourna vers l'entrée du boyau. Capitaine Spencer, rassemblez les hommes et voyez s'ils ont découvert quelque chose aux alentours qui ressemblerait à une tombe, ou une sépulture. Ensuite, il faudra installer le bivouac et faire un feu. Je ne sais pas ce que vous en pensez, mais, en ce qui me concerne, j'aimerais bien prendre un peu de repos et boire une tasse de ce jus de chaussette que Simpson nous prépare en guise de café. Ensuite, nous nous mettrons au travail.

— OK, je m'en occupe, répondit Spencer d'une voix distraite et absente avant de quitter la galerie.

— Hum... Vous croyez qu'il va bien ? demanda Jones d'un ton hésitant

— Qui ? Le capitaine Spencer ? répondit Dickson. Je dirais oui et non... C'est un brave homme, un bon soldat, mais je crois que la guerre commence à lui démolir le système. J'espérais pouvoir compter sur lui dans cette mission, mais j'avoue que je n'en suis plus si sûr... Spencer semble être en quête de réponses aux questions qu'il se pose, et je me fais du souci à propos de la façon dont tout cela finira... Cette explication n'est peut-être pas très satisfaisante, n'est-ce pas, Jones ?

— Non, non, ce n'est pas ça... Mais tout cela me dit... me rappelle vaguement quelque chose... Du moins, il me semble...

Le jeune homme haussa les épaules et poussa un profond soupir.

— Alors, mon capitaine, sans vouloir vous manquer de respect, je me demande vraiment ce que nous foutons là.

Dickson gratifia Jones d'un petit sourire et se mit à jouer nerveusement avec sa pipe.

— Je vous aime bien, Jones ; vous me rappelez un de mes amis, dit Dickson en s'asseyant sur une des couchettes vides. En dépit de votre jeune âge et de vos réactions parfois un peu naïves, il est évident que vous avez déjà pas mal voyagé... Je suppose que votre père doit être un homme de loi, ou un universitaire... Pardonnez-moi toutes ces déductions, c'est un peu comme fumer la pipe, c'est une habitude de ma part...

— Mon père est le professeur Henry Jones senior, et il a eu l'occasion de rencontrer votre fameux mentor. C'est pour ça, capitaine Dickson, que ce que je sais sur vous ainsi que sur vos activités habituelles m'autorise à m'inquiéter sur ce qui s'est véritablement passé ici.

— Et que croyez-vous donc qu'il s'est passé ? demanda Dickson.

— Beaucoup plus en tout cas que ce que les galonnés ont bien voulu nous dire — c'est-à-dire presque rien !

— Vraiment ? Voilà qui n'est guère dans les habitudes de l'armée ! ironisa Dickson.

— Quand nous étions à l'arrière, avant même que nous soyons attaqués, cette mission avait déjà quelque chose que je trouvais louche. Puis, le colonel Renwick et vous êtes arrivés, et vous avez tous les deux une réputation... hum...

— Je vois. Vous n'avez pas vu arriver le genre d'officiers qu'on délèguerait normalement pour régler un vulgaire problème de désertion, c'est cela ? l'interrompit Dickson. De fait, vous avez raison, Jones : il ne s'agit pas d'un problème de désertion. Ces étranges disparitions ne sont pas les premières ;

il y en a déjà eu d'autres, dont nous avons été informés. Pour l'instant, nous n'avons que très peu de détails... et ce n'est pas très facile de jouer aux détectives en plein milieu d'un champ de bataille.

— Dans ces autres cas, des hommes ont également disparu de leur tranchée ? demanda Jones.

— Oui, pour la plupart, acquiesça Dickson en se levant. Mais cela nous donne déjà un indice, mince sans doute, mais un indice tout de même.

Il fit signe au jeune soldat de le suivre et tous deux retournèrent auprès des deux cadavres. Dickson déboutonna le col de chemise de l'un d'entre eux : barrant le côté du cou, il y avait une marque d'une largeur d'un pouce, une trace rouge sombre, et du sang avait coulé sur la peau et séché autour de la cicatrice.

Jones fronça les sourcils et se sentit devenir pâle. Il s'écarta de la couchette.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-il

— Je n'en suis pas certain, soupira Dickson qui recouvrit le cadavre du jeune soldat d'une couverture déchirée. Mais cela me rappelle quelque chose que j'ai lu dans les carnets de mon maître : la Sangsue rouge.

— Je n'aime pas du tout ce nom-là, marmonna Jones.

— Vous avez bien raison, fit Dickson d'une voix sourde et inquiète. Si mon maître n'a jamais ébruité cette affaire, c'est qu'il y a une bonne raison pour cela... J'espère me tromper, mais ce qui a dû arriver à ces hommes est la pire chose que l'on puisse imaginer.

Le détective poussa un soupir, remit sa pipe dans sa poche, et se tourna vers son jeune compagnon.

— Je crains que ces deux malheureux ne nous apprennent rien de plus, conclut-il en retournant vers l'entrée de la galerie. Allons voir si les autres sont revenus et si Spencer a réussi à allumer le feu.

Jones observa encore pendant un bref instant les deux cadavres qui gisaient sous les couvertures militaires. Puis il haussa les épaules et rejoignit Dickson.

Dans le boyau principal de la tranchée, un petit feu brûlait faiblement. Il n'y avait aucun signe de vie de Simpson, mais le capitaine Spencer, debout à quelques pas de là, fixait attentivement le mur de la tranchée.

— Alors, le thé est-il prêt ? demanda Dickson avec une jovialité forcée.

Spencer demeurait immobile, semblant ne pas avoir entendu la question. Dickson s'approcha de lui et lui posa la main sur l'épaule :

— Capitaine Spencer... Eliot... que se passe-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Le mur, finit par murmurer l'autre sans regarder Dickson.

— Eh bien, qu'est-ce qu'il a, ce mur ? insista le détective.

— Vous pensez qu'il y a quelque chose qui cloche dans ce mur ? demanda Jones qui, essoufflé, venait de les rejoindre.

Dickson fit signe au jeune soldat de se taire.

— Eliot, reprit-il doucement, dites-moi ce qui ne va pas avec ce mur.

— Je... Je ne sais pas, répondit Spencer d'une voix ferme mais inquiète. Il me semble que le bois d'étayage a été en partie retiré ; en tout cas, il y a quelque chose qui n'est pas normal...

— Dites-moi juste honnêtement ce que vous supposez, l'encouragea Dickson.

— Le coffrage est factice, finit par avouer Spencer.

Dickson suivit le regard de Spencer et remarqua alors sur le mur de la tranchée une étroite ouverture. Il commença à réfléchir intensément et son visage se tendit. Il posa sa main sur l'épaule de Spencer.

— Eliot, écartez-vous, murmura le détective. Jones, éloignez-vous aussi. Essayez de retrouver les autres et dites-leur de venir tout de suite !

— Mais... commença Jones.

Il n'eut pas la possibilité de terminer sa phrase, car le mur boueux, en une brutale explosion, venait de s'ouvrir, libérant une silhouette qui bondit en direction des trois hommes. Ils n'eurent pas le temps de déterminer quelle était la nature exacte de leur assaillant car ils ne distinguèrent qu'un tas de chiffons déchirés, couverts de boue, qui se jetait sur eux.

Dickson écarta Spencer d'un geste brusque et encaissa la violence du choc, qui le projeta au sol, la respiration coupée, trop surpris pour avoir eu le temps d'opposer une quelconque résistance.

— Mort au Donneurs-de-mort ! hurla l'apparition qui saisit le détective par le revers de son manteau et lui frappa la nuque contre le sol.

Spencer, ayant retrouvé son équilibre, mais toujours hagard et le regard vide, tâtonnait fébrilement, cherchant son pistolet. Jones sortit le sien et le pointa sur l'agresseur. Il parvint à le contourner pour le prendre à revers et lui asséna un violent coup de crosse sur le crâne, qui l'assomma.

Dans l'état d'excitation où se trouvait le jeune soldat, le coup avait été un peu maladroit et imprécis, mais il fut suffisant pour permettre à Dickson de repousser l'assaillant, pendant que Jones levait à nouveau son arme pour lui asséner un autre coup. Soudain, un coup de feu résonna comme un éclat de tonnerre dans le silence désolé de la tranchée. Jones sentit la chaleur de la balle traversant l'air contre son visage. Celle-ci alla frapper le bras de la créature, qui agrippa immédiatement sa manche sale et déchirée ; on vit du sang lui couler entre les doigts.

Jones s'avança et braqua son propre pistolet sur l'agresseur pour se protéger d'une nouvelle attaque de cette grotesque créature.

— Ne bouge pas ! dit-il, la mâchoire contractée, essayant de conserver son calme.

— Tuez ce monstre ! cria Spencer, le regard halluciné, tout en agitant son revolver encore fumant.

— Non ! protesta Dickson, faisant des efforts pour s'asseoir. Ne le tuez pas ! Il faut le garder en vie !

— Mais c'est un monstre ! répéta Spencer, le doigt toujours crispé sur la gâchette.

— Peut-être, mais c'est...c'est notre seul témoin ! dit Dickson essoufflé. Regardez sa manche ! ajouta-t-il.

Peut-être y avait-il réellement quelque chose sur la manche de la créature ? Peut-être n'était-ce là qu'un moyen pour détourner l'attention de Spencer, qui était dans un état d'épouvante proche de l'hystérie ? Jones n'aurait pu le dire avec exactitude. Mais, profitant de l'instant d'inattention de Spencer, Dickson parvint à se remettre sur ses pieds.

Il se rua aussitôt sur son camarade pour lui arracher son arme.

Jones se retrouva alors seul responsable de la créature immonde et répugnante, tandis que les deux officiers luttèrent âprement, Dickson tentant de confisquer le revolver de Spencer, et celui-ci faisant des efforts désespérés pour ne pas céder. Jones les observait sans quitter des yeux l'étrange silhouette qui tentait maintenant de se relever, l'œil brillant de rage meurtrière.

— Les meurtriers seront assassinés, balbutia-t-il d'une voix rauque. Les voleurs seront volés !

Jones se rendit compte alors qu'il s'agissait d'un être humain. Sous les haillons couverts de boue et de sang, il y avait un homme, mais un homme qui, s'il parvenait à se remettre debout, serait sans doute capable de les tuer à mains nues.

— Ne bougez pas, marmonna Jones, les articulations blanches à force de serrer entre ses doigts la crosse de son arme.

Une sueur d'angoisse perlait à son front et des gouttes salées coulèrent dans ses yeux. Il comprit qu'il n'avait que quelques secondes pour prendre une décision. Il saisit alors son adversaire par les épaules et eut le temps d'apercevoir une marque sur la manche du vêtement.

— J'espère que ça vaut la peine de te laisser la vie sauve, marmonna-t-il à l'adresse de l'homme avant de le frapper violemment d'un coup de crosse au visage.

La créature s'effondra comme un pantin désarticulé.

— Joli coup, lança Dickson en s'approchant du jeune soldat, tout en s'appuyant sur Spencer, qui affichait un visage maussade.

— Il y a quelque chose qui m'échappe dans tout cela, grommela Jones.

— Certes, mais ne cédez pas à la confusion à cause de l'angoisse que vous ressentez, dit Dickson.

Le détective se dirigea en boitillant jusqu'à l'homme qui gisait au sol. Il souleva son bras et frotta la couche de boue qui maculait la partie supérieure de sa manche.

— Regardez ! ordonna-t-il aux deux autres.

— Un écusson militaire ! souffla le jeune homme. C'est l'un des nôtres... On dirait un uniforme américain...

— Bien observé, Jones, dit Dickson en se redressant. Ce doit être un major. Allez donc voir si vous pouvez retrouver nos hommes. Quant à vous, Spencer, maintenant que vous semblez avoir retrouvé vos esprits, regardez si vous pouvez dénicher quelque chose qui pourrait servir à le ligoter.

— Vous êtes sûr de ce que vous faites, mon capitaine ? demanda Jones.

— Oui, je pense, mais il faut agir vite.

Jones mit son fusil en bandoulière, grimpa à l'échelle et se mit à avancer dans l'immense champ bourbeux qui entourait la tranchée. Quelques restes de végétation permettaient de deviner à quoi avait

pu ressembler le paysage en temps de paix. La nuit était tombée et les étoiles étaient obscurcies par un ciel lourd et oppressant. Jones n'y voyait pratiquement rien et il devait avancer avec prudence, attentif à ne pas mettre le pied dans un casemate ou une fondrière.

Il s'arrêta et regarda au loin. Des lueurs rougeâtres zébraient le ciel lugubre, comme des éclairs annonçant le tonnerre ; des explosions emplissaient l'air à intervalle régulier : c'était la ligne de front.

Après un tir de barrage qui s'éternisa, Jones reprit sa marche et gagna la tranchée voisine. Il s'en approcha en rampant, sauta dans la galerie et la parcourut en appelant d'une voix tendue :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ? Simpson ? Collins ? Aspen ? Êtes-vous là ?

Il trébucha sur un tas de vêtements et entendit un ronflement qui s'en dégageait ; il se rendit compte que c'était un de ses camarades qui dormait là, à même le sol. L'homme s'éveilla, s'assit et marmonna :

— Euh, c'est déjà l'heure de prendre mon tour ?

— Simpson ? demanda Jones.

— Ah, c'est toi, Jones ? grommela l'autre en se relevant. Que se passe-t-il ?

— Où sont passés les autres ? demanda Jones au soldat sale et débraillé.

— Ils vont bien... Ils sont là, quelque part..., dit Simpson en passant une main dans ses cheveux et en ajustant ses lunettes.

— OK ! Reste ici, à côté de l'échelle, et ne bouge pas ! Je vais voir.

La tranchée, quasiment semblable à celle qu'il venait de quitter, suscitait en lui le même un pressentiment vague et angoissant qu'il avait éprouvé auparavant. Chaque recoin pouvait dissimuler une menace ; chaque accès à un boyau latéral receler un piège.

Il parcourut les galeries pendant un long moment, en proie à une terrible tension nerveuse. N'ayant vu personne, il retourna auprès de son camarade.